L'A Branche de laurier bénit.

Pauvre mignonne! Elle n'avait pas vu douze fois fleurir les primevères, et la mort qui fauche ses moissons, en hiver, comme au printemps, étreignait sa frêle poitrine entre ses doigts de fer. Angèle Darène allait mourir. C'était une agonie douce, comme celle d'un papillon étouffé par le parfum d'une fleur. Ecroulés autour de sa couche, sur leurs sièges, son père et sa mère. Celle-ci, les yeux voilés par de grosses larmes qui roulaient lentement sur ses pauvres joues blêmies de douleur. Celui-là, le front fiévreux, les paupières sèches, avait au coin des lèvres la crispation d'une terrible révolte et d'un grand désespoir. Mais en pleurant, la mère priait, et ses larmes en avaient moins d'amertume, car ceux qui pleurent et qui prient n'ont pas au moins perdu l'espérance. Quant au père, il ne croyait point. Effondré sur sa chaise, il restait là, n'espérant pas pour son enfant dans la vie.... n'espérant pas non plus dans la mort.

Oh! combien est terrible aux incroyants le trépas des êtres chéris! Six mois auparavant, Angèle avait fait sa première communion.

Elle aurait bien voulu, la pauvrette, à ce moment, ramener son père à Dieu! Mais à son humble prière, il avait souri.... Un refus!..... L'enfant en avait atrocement souffert. Et à l'heure présente, jenaillée par l'affre suprême, elle avait encore une larme au fond des yeux car elle y songeait. Elle tourna sur l'oreiller blanc sa figure plus blanche encore.

—Papa, murmura t-elle.

Comme touché par une pile électrique, M. Darène se leva.

—Que veux tu, ma chérie?

L'enfant eut un grand sourire triste....De ses deux petites mains brûlantes, elle saisit la grosse main de son père.

—Père, souffla-t-elle, je voudrais te demander une grande joie! Puisque je vais mourir.... Oh! vois-tu, ça ne m'effraie pas ....d'aller au ciel! ....Tu sais, on mettra un brin de laurier dans une assiette....pour l'eau bénite!

Le pauvre père agonisait. Son cœur battait comme s'il eût voulu sauter de sa poitrine. Mais toujours tenace, d'une voix de rêve, la fillette poursuivit, ses deux yeux profonds plongeant dans ces deux yeux affolés.

—Eh bien.....mon papa.... Je voudrais que tu le prennes..... ce brin..... quand je serai enterrée, pour les Rameaux..... dimanche. Dis!!!

Le pauvre père embrassa follement sa fille. Il la serra contre sa poitrine, fébrilement comme pour la défendre contre la mort déjà victorieuse. Mais elle continua:

—Tu me..... le promets.... je t'en prie, mon papa!!!

Et tout doucement, ayant lu dans les regards de son père un un acquiescement à son désir suprême, elle s'endormit pour toujours. C'était au soir du mercredi précédant le "dimanche des Rameaux."

Les promesses faites aux morts sont sacrées.

M. Darène accomplit le vœu d'Angèle. Brisé, méconnaissable, mais pressé par l'amour paternel et peut-être par une inspiration plus forte, il assista le dimanche suivant à la messe, tenant entre ses doigts le petit rameau vert, humide encore de l'eau funèbre. Ce fut le rameau de paix entre Dieu et lui.

L'âme de l'ange envolé se trouvait là, sans doute, auprès du malheureux désespéré, car son cœur s'amollit et il pleura..... mais il n'y eut pas que du fiel dans ses larmes.

La messe finie, il demeura tout seul, à genoux devant l'autel désert, priant, non pas pour son enfant, mais demandant qu'elle priât pour lui. Puis il s'en fut dans le cimetière et sur la tombe fraiche encore il planta le brin de laurier.

Depuis lors, dix ans se sont passés. M. Darène souffre toujours d'avoir perdu son unique enfant, mais il souffre moins car il croit. Sur la tombe d'Angèle le rameau vert a poussé. C'est maintenant un bel arbuste que chaque nouveau printemps couvre de feuilles taillées dans l'émeraude et de granules d'or.

Souvent le père vient prier sur la tombe de sa fille. Mais chaque année, la veille des Rameaux, il y reste agenouillé plus longtemps. Puis il cueille une branche et cette branche lui sert le lendemain...

M. Darène a demandé qu'on mette sur son cercueil, quand sonnera pour lui l'heure suprême, une branche prise au rameau vert de l'ange disparu.

Prêts d'argent sur hypothèques. S'adresser à Middleton & Capdevielle, 731 rue Gravier.

Les Conteurs Célèbres

D'ANDERSEN A JULES VERNE

Par une coïncidence singulière, au moment où le Danemark fête le centenaire de Hans Andersen, le grand conteur populaire de la première moitié du XIXe siècle, Jules Verne s'éteint, lui qui amusa et instruisit la jeunesse pendant la seconde moitié du XIXe siècle, et ces deux noms rapprochés nous donnent deux aspects les plus curieux du conte: le conte du merveilleux légendaire, le conte du merveilleux scientifique.

Il est intéressant d'offrir au public une sorte d'aperçu de l'évolution du conte, d'Andersen à Jules Verne.

Les Souliers Rouges.

Il y avait une fois une petite fille, toute charmante, toute mignonne. Mais en été elle marchait toujours pieds nus; sa mère, une pauvre veuve, ne pouvait pas lui acheter des souliers; en hiver, elle portait de grands sabots; ses petits pieds n'étaient pas garantis du froid et devenaient tout rouges, tout rouges.

Dans le village demeurait une vieille cordonnière; elle eut pitié de Karen, c'est ainsi que s'appelait la petite. Elle rassembla quelques restes de drap rouge, les arrangea, les cousit comme elle put et en fit des souliers. Ce n'était pas du fameux ouvrage: la bonne vieille ne voyait plus beaucoup et ses mains étaient faibles; mais elle offrit de bon cœur ces souliers à Karen, qui en fut ravie.

Mais voilà que le même jour, la mère de la petite mourut. Ces souliers rouges n'étaient pas de deuil; hélas! la pauvre Karen n'en avait pas d'autres, elle les mit donc pour l'enterrement.

Elle marchait toute en pleurs derrière le cercueil, lorsque survint un grand et antique carrosse, où était assise une vieille dame. Elle vit Karen qui sanglotait et elle fut prise de compassion pour la pauvre orpheline. "Laissez-moi emmener l'enfant, dit-elle, au pasteur, je prendrai soin d'elle."

Karen crut d'abord que, si elle avait pitié à la vieille dame, c'était à cause de ses souliers rouges; mais la dame déclara qu'ils étaient affreux, et les fit jeter. La petite fut habillée proprement; elle reçut une jolie robe; elle apprit à lire, à écrire, à coudre, et les gens disaient qu'elle était bien gentille. Elle se mit à se regarder dans le miroir qui lui dit: "Tu es bien plus que gentille, tu es belle."

Voilà que, quelque temps après, le roi, la reine et leur fille, la petite princesse, arrivèrent dans la ville voisine; et tout le monde des alentours accourut et se rassembla sur la place devant le théâtre pour apercevoir leurs Majestés. Et Karen était là aussi, et elle vit sur le balcon la petite princesse qui, toute habillée de satin blanc, se faisait admirer par la foule; elle n'avait pas de couronne, ni de robe à queue, mais elle portait de jolis souliers de maroquin rouge, des amours de petits souliers; quelle différence avec ceux que la brave cordonnière avait donnés à Karen!

Peu à peu arriva le moment où Karen devait recevoir la confirmation. Et la bonne dame lui fit faire une belle toilette et aussi des souliers neufs; elle la conduisit chez le premier cordonnier de la ville; Karen lui tendit son petit pied pour qu'il en prit mesure. Et elle regardait tout autour d'elle dans la boutique, et elle aperçut à la vitrine des souliers d'un rouge écarlate, juste comme ceux que portait la petite princesse. Oh! qu'ils étaient ravissants! "Voilà ce qu'il me faut, s'écria Karen, essayons donc s'ils ne me vont pas.—Ils ont été faits pour la fille d'un comte, dit le cordonnier, mais ils étaient trop petits pour elle, et je les ai gardés.—C'est du maroquin, n'est-ce pas? dit la vieille dame qui, ses yeux étant affaiblis par l'âge, ne voyait pas très clair; il me semble qu'ils brillent joliment.—Oh! oui, ils brillent, dit le marchand, on dirait un miroir."

Et les souliers allaient à ravir au pied mignon de Karen et on les acheta; mais la bonne dame ne savait pas qu'ils étaient rouges; sans cela, jamais elle n'aurait permis que Karen mît des souliers de cette couleur pour sa confirmation.

***

C'est ce qu'elle fit pourtant; et tout le monde considérait ses souliers et on secouait la tête. Et, lorsque Karen entra sous le portail de l'église, il lui sembla que tous les personnages des tableaux qui pendaient aux murailles avaient les yeux fixés sur ces souliers, et, loin d'en être honteuse, elle se rengorgeait. Le pasteur lui parla d'une façon touchante des devoirs qu'elle aurait à remplir maintenant qu'elle avait l'âge de raison et qu'elle allait entrer entièrement dans la communauté des chrétiens. L'orgue retentissait et remplissait le sanctuaire de ses sons graves, les chantres et les enfants de chœur entonnaient un beau cantique: Karen ne faisait attention à rien, et ne pensait qu'à une chose, au bonheur d'avoir des souliers aussi beaux que ceux de la fille du roi.

L'après-midi, la vieille dame apprit par la rumeur publique le scandale qu'avait donné Karen; et elle dit à la jeune fille combien sa conduite avait été inconvenante, combien c'était vilain de sa part d'avoir mis ces souliers pour une cérémonie si grave. Dorénavant, pour aller à l'église, Karen ne mettrait jamais que des souliers noirs, dussent-ils même être vieux et déchirés.

Le dimanche suivant Karen devait aller à la communion; elle contempla ses souliers noirs qui étaient cependant neufs aussi, puis, elle jeta un coup d'œil sur les rouges, regarda de nouveau les noirs, puis, brusquement, elle prit les rouges et elle les mit.

Il faisait un temps superbe; pour aller à l'église la vieille dame, afin de jouir du beau soleil, fit un détour par les sentiers; elles eurent à passer par des endroits poudreux. Devant l'église se trouvait un vieil invalide avec une béquille; il avait une longue, longue barbe moitié rousse, moitié blanche: s'inclinant devant la dame il lui demanda si elle ne désirait pas qu'il lui ôtât la poussière qui couvrait ses chaussures. La bonne dame dit que oui, et Karen aussi tendit ses petits pieds, pour que l'invalide les époussetât. "Tiens, quels jolis souliers de danse!" dit le vieux soldat; puis les touchant de sa béquille, il ajouta: "Tenez-vous ferme, et solidement, quand vous danserez."

La bonne dame donna à l'invalide une pièce d'argent pour sa peine et elle entra à l'église avec Karen. Tous les assistants ouvraient des yeux encore bien plus grands que la première fois, à la vue des souliers rouges, et les personnages des tableaux attachaient sur eux leurs regards. Karen elle-même les considérait à la dérobée et les trouvait toujours plus charmants, et elle oublia de chanter un cantique, et elle ne songea pas à prier un "pater;" et, lorsqu'elle reçut la communion, elle fut absolument distraite; elle ne pensait qu'à la couleur éclatante de ses souliers, qui la chaussaient si bien et que tout le monde lui enviait, croyait-elle.

Au sortir de l'église la vieille dame monta dans sa voiture qu'elle avait commandée pour le retour. Karen leva le pied pour y prendre place aussi; voilà que l'invalide dit: "Vraiment, quels jolis souliers de danse!"

Karen se sentait entlevée, et, sans qu'elle pût l'empêcher, ses jambes se mirent à se mouvoir en cadence et la voilà qui danse et sautille sans pouvoir s'arrêter. Le cocher la saisit et la mit de force dans la voiture; mais, là encore, les jambes continuèrent à trépigner et elle donna maint coup de pied à la vieille dame. Enfin on arriva à la maison; il fallut porter Karen, sans cela elle aurait recommencé à danser; la femme de chambre lui enleva les maudits souliers, et ses petits pieds eurent enfin du repos.

Les souliers, on les mit sous clef dans une armoir vitrée; Karen venait dix fois par jour pour les admirer de nouveau.

***

Voilà que la vieille dame tomba malade et le médecin avait l'air de croire qu'elle ne se relèverait plus. Il fallait donc être aux petits soins auprès d'elle; c'était surtout le devoir de Karen. Mais il y avait en ville un grand bal auquel elle était invitée; un instant elle eut l'idée de rester de garde auprès de sa bienfaitrice malade; mais l'image des souliers rouges se présenta devant son esprit. "Bah! se dit-elle, la vieille dame ne guérira pas; à quoi bon tant la soigner?"—Et elle s'empara de la clef de l'armoire, prit les souliers et les mit. "Cette fois, pensa-t-elle, il n'y a pas de péché à me parer de ces beaux souliers, puisque c'est pour un bal."

La voilà partie pour la ville. A peine dehors, involontairement elle se mit à danser, à battre des entrechats, à droite, à gache. Cela ne lui déplaisait pas d'abord, elle était très gracieuse et les passants s'arrêtaient pour l'admirer. Elle arriva, toujours dansant et sautant, devant la maison où se donnait le bal; mais elle était déjà fatiguée et n'avait plus assez de force pour se diriger. Il lui fallut suivre les souliers qui la conduisirent à travers les rues hors de la ville, vers la sombre forêt. Sur la lisière, elle aperçut au clair de la lune le vieil invalide: "Bonsoir la toute belle, dit-il. Quels jolis souliers de danse vous avez là!"

Alors elle fut saisie d'effroi; elle comprit qu'il y avait un charme sur les souliers, elle voulut vite les ôter, mais jamais elle ne put y parvenir; ils paraissaient comme vissés à ses pieds et, forcée à un mouvement perpétuel, elle ne pouvait s'asseoir pour les enlever avec ses mains.

En dansant, elle traversa les bois, les champs, les prairies. Le soleil se leva; elle espérait que la puissance magique qui la poussait en avant sans trêve ni relâche cesserait avec la nuit; mais non! pas un instant de repos, pas moyen de prendre haleine. Survint un terrible orage; elle continua à sauter, à tourner au milieu des éclairs, de la grêle et de l'averse.

La journée se passa, la nuit revint. Karen se trouva portée au cimetière. "Les morts ne dansent plus, se dit elle; c'est là le champ du repos." Et elle s'accrocha à une tombe, espérant pouvoir s'arrêter; mais la puissance qui la faisait tourbillonner l'en arracha et la poussa en avant.

Karen approcha de l'église, en aperçut la porte ouverte; elle voulut aller se réfugier dans le sanctuaire et implorer la miséricorde de Dieu, qu'elle avait offensé. Mais à l'entrée se tenait un Ange, dont les ailes tombaient jusqu'à terre. Son air était sévère; de la main, il brandissait une épée, large et flamboyante. "Danse toujours, dit-il; danse avec tes souliers rouges, que tu as aimés au-dessus de tout; danse jusqu'à ce que tes os se collent contre ta peau, devenue un parchemin, et que tu sois devenue un squelette ambulant. Danse à travers le monde; quand tu passeras près d'une demeure, où se trouvent des enfants enclins à la fatuité et à la gloriole, frappe au carreau, pour qu'ils te voient et sachent où mène le vice de l'orgueil."

"Pitié, pitié!" s'écria Karen, mais elle n'entendit pas ce que répondit l'Ange; ses souliers l'avaient déjà entraînée bien loin.

Le lendemain elle passa devant une maison qu'elle connaissait bien, on y chantait des cantiques de deuil; des hommes noirs en sortaient un cercueil couvert de fleurs. C'était la vieille dame sa bienfaitrice, qu'elle avait quittée malade pour courir au bal, qui était morte. Alors Karen se sentit abandonnée de tous sur la terre, et condamnée dans le ciel.

Les souliers l'emmenèrent vers la montagne, à travers les ronces et les broussailles; songent il visage en fut tout déchiré. Elle arriva sur la bruyère, devant une petite maison solitaire; là, elle le savait, demeurait le bourreau. Elle frappa contre les vitres et cria: "Venez, venez vite, je vous prie. Je ne puis pas entrer, il faut que je danse et que je tourne."—Le bourreau sortit et dit!: "Tu ne sais sans doute pas qui je suis: c'est moi qui coupe la tête aux méchants. Et ma hache vient de résonner: je vais avoir de l'ouvrage.—Oui, dit Karen. Mais ne me tranchez pas la tête; sans cela je ne pourrais pas faire pénitence de mes péchés. Abattez mes pieds avec ces souliers rouges."

Et elle confessa ses excès de vanité; le bourreau la saisit, et, d'un coup, lui abattit ses pieds mignons, qui partirent emportés par les souliers rouges, dansant et tournant comme auparavant, et qui disparurent dans la forêt.

***

La femme du bourreau prit soin de Karen, et lui donna un onguent qui guérit ses blessures; et le bourreau lui confectionna des béquilles, et lui apprit les psaumes de la pénitence. Elle les récitait sans cesse, et, après avoir baisé la main du bourreau qui avait conduit cette hache bénite, elle quitta la bruyère, en disant: "Maintenant, j'ai assez souffert pour ces maudits souliers rouges. Je m'en vais à l'église, pour qu'on voie que je suis pardonnée."—Mais lorsqu'elle approcha du portail, voilà qu'elle aperçut ses pauvres petits pieds dansant devant elle dans les souliers rouges; saisie d'effroi, elle s'enfuit aussi vite qu'elle le pouvait avec ses béquilles.

Elle vécut sur les routes comme une mendiante, se nourrissant de ce que lui donnaient quelques bonnes âmes; le chagrin la minait et elle versait des torrents de larmes amères. Au bout d'une semaine, elle se dit: "Cette fois, j'ai assez enduré de tortures; ma pénitence doit être achevée, et maintenant je vaux autant que bien de ceux qui, à l'église, se tiennent si fiers devant Dieu." Et elle reprit le chemin de l'église; mais, au coin du cimetière, voilà qu'apparaissent de nouveau les souliers rouges qui sautillaient avec des bonds précipités. Karen sentit son cœur se serrer, et elle reconnut enfin avec humilité toute l'étendue de sa faute; elle n'entra pas dans l'église, mais elle alla au presbytère, priant qu'on la prît comme servante, s'offrant pour tous les services qu'elle pourrait rendre sans avoir à beaucoup marcher, et ne demandant aucun salaire, mais seulement à être abritée.

La femme du pasteur eut pitié d'elle et la garda. Karen se montra pleine de bonne volonté et travaillait tant qu'elle pouvait. Elle restait passive et silencieuse; avec quelle attention elle écoutait, lorsque, le soir, le pasteur lisait la Bible devant toute la maison. Bien qu'elle ne parlât guère, les enfants l'aimaient; mais, quand ils vantaient l'un sa jolie figure, l'autre sa belle toilette, elle secouait la tête et disait que c'étaient là de vaines futilités.

Un jour de grande fête, tout le monde se rendit à l'église; on lui demanda si elle voulait y venir; mais il était déjà trop tard, pour que, marchant lentement avec ses béquilles, elle pût arriver à temps. En pleurant, elle laissa partir les autres, qui allèrent entendre la parole de Dieu; elle monta dans sa chambrette, et s'assit pour lire dans son livre de prières.

Au milieu de son pieux recueillement, le vent lui apporta le son de l'orgue; et elle leva vers le ciel son visage baigné de larmes et dit: "Oh! Seigneur, secourez-moi!"

Et autour d'elle resplendit une lumière, plus vive que le soleil; devant elle se trouvait un Ange, le même qu'elle avait vu devant la porte de l'église. Il ne tenait plus une épée, mais une magnifique branche couverte des plus belles roses; il en toucha le plafond qui se souleva, et les murailles s'élargirent et Karen se trouva transportée au milieu de l'église. L'orgue retentissait, et lorsque le cantique fut fini, le sauteur l'aperçut, et lui dit: "C'est bien que tu sois venue.—C'est Dieu, répondit-elle, qui m'a rendu sa grâce."

L'orgue résonna de nouveau, et les enfants, d'une voix douce et pénétrante, commencèrent un cantique. Un joyeux rayon de soleil vint à travers les vitraux sur Karen, le cœur de la jeune fille était si plein de joie et de ravissement qu'il se brisa, et son âme s'élançant sur les rayons du soleil vola vers Dieu, et là il n'y avait plus personne pour lui rappeler les souliers rouges.

ANDERSEN.

LA

Mort d'un Juste

(Cinq semaines en ballon.)

Une nuit magnifique s'étendait sur la terre; le prêtre s'endormit dans une prostration paisible.

—Il n'en reviendra pas! dit Joé. Pauvre jeune homme, trente ans à peine!

—Il s'éteindra dans nos bras, sa respiration déjà si faible s'affaiblit encore et je ne puis rien pour le sauver! dit le docteur avec désespoir.

—Le ciel lui fait une nuit bien belle, Joé, sa dernière nuit peut-être. Il souffrira peu désormais et sa mort ne sera qu'un paisible sommeil.

Le mourant prononça quelques paroles entrecoupées; le docteur s'approcha; la respiration du malade devenait embarrassée; il demandait de l'air. Les rideaux furent entièrement retirés et il aspira avec délices les souffles légers de cette nuit transparente.

Les étoiles lui adressaient leur tremblante lumière et la lune l'enveloppait dans le blanc linceul de ses rayons.

—Mes amis, dit-il, d'une voix affaiblie, je m'en vais! Que le Dieu qui récompense vous conduise au port! Qu'il vous paye pour moi ma dette de reconnaissance.

—Espérez encore, lui répondit Kennedy; ce n'est qu'un affaiblissement passager. Vous ne mourrez pas! Peut-on mourir par cette belle nuit d'été?

—La mort est là, reprit le missionnaire, je le sais! Laissez-moi la regarder en face! La mort, commencement des choses éternelles, n'est la fin que des soucis terrestres. Mettez-moi à genoux, mes frères, je vous en prie!

Kennedy le souleva; ce fut pitié de voir des membres sans force se replier sous lui.

—Mon Dieu! Mon Dieu! s'écria l'apôtre mourant, ayez pitié de moi!

Sa figure resplendit. Loin de cette terre dont il n'avait jamais connu les joies, au milieu de cette nuit qui lui jetait ses plus douces clartés, sur le chemin de ce ciel vers lequel, il s'élevait comme dans une assomption miraculeuse, il semblait déjà revivre de l'existence nouvelle.

Son dernier geste fut une bénédiction suprême à ses amis d'un jour. Et il retomba dans les bras de Kennedy dont le visage se baignait de grosses larmes.

—Mort! dit le docteur, en se penchant sur lui, mort!

Et d'un commun accord, les trois amis s'agenouillèrent pour prier en silence.

—Demain matin, reprit bientôt Fergusson, nous l'ensevelirons dans cette terre d'Afrique arrosée de son sang.

Pendant le reste de la nuit, le corps fut veillé tour à tour par les trois voyageurs, et pas une parole ne vint troubler ce religieux silence; chacun pleurait.

Le lendemain, le vent venait du sud et la "Victoria" marchait assez lentement au-dessus d'un vaste plateau de montagnes; là des cratères éteints, ici des ravins incultes; pas une goutte d'eau sur ces crêtes desséchées; des roes amoncelés, des blocs erratiques, des marnières blanchâtres, tout décelait une stérilité profonde.

Vers midi, le docteur pour procéder à l'ensevelissement du corps se résolut à descendre dans un ravin, au milieu de roches plutoniques, de formation primitive. Les montagnes environnantes devaient l'abriter et lui permettre d'amener sa nacelle jusqu'au sol, car il n'existait aucun arbre qui put lui offrir un point d'arrêt....

Dès que la nacelle toucha terre, le docteur ferma sa soupape. Joé sauta sur le sol tout en se retenant d'une main au bord extérieur, et de l'autre il ramassa un certain nombre de pierres qui ne tardèrent pas à remplacer son propre poids; alors il put employer ses deux mains, et il eut bientôt entassé dans la nacelle plus de cinq cents livres de pierres qui permirent au docteur et à Kennedy de descendre à leur tour, le "Victoria" se trouvait équilibré, et sa force ascensionnelle était impuissante à l'enlever.

D'ailleurs, il ne fallut pas employer une grande quantité de ces pierres, car les blocs ramassés par Joé se trouvaient être d'une pesanteur extrême, ce qui éveilla un instant l'attention de Fergusson. Le sol était parsemé de quartz et de roches porphyritesses.

—Voilà une singulière découverte, se dit mentalement le docteur.

Pendant ce temps, Kennedy et Joé allaient à quelques pas, choisir un emplacement pour la fosse. Il faisait une chaleur extrême, dans ce ravin encaissé, comme une sorte de fournaise. Le soleil de midi y versait d'aplomb ses rayons brûlants.

Il fallut d'abord déblayer le terrain des fragments de roc qui l'encombraient, puis une fosse fut creusée assez profonde pour que les animaux féroces n'y pussent déterrer le cadavre.

Le corps du martyr y fut déposé avec respect.

La terre retomba sur ses dépouilles mortelles et au-dessus de gros fragments de roches furent disposés comme un tombeau.

Le docteur, cependant, demeurait immobile et perdu dans ses réflexions. Il n'entendait pas l'appel de ses compagnons, il ne revenait pas avec eux, chercher un abri contre la chaleur du jour.

—A quoi pensez-tu donc Samuel? lui demanda Kennedy.

—A un contraste bizarre de la nature, à un effet curieux du hasard. Savez-vous dans quelle terre, cette homme d'abnégation, ce pauvre de cœur, a été ensevelli?

—Que veux-tu dire?

—Ce prêtre, qui avait fait vœu de pauvreté repose maintenant dans une mine d'or.

JULES VERNE.

Liszt et Wagner.

On vient de publier la traduction des Souvenirs d'Adelheid von Schorn, qui vécut de longues années auprès de la princesse de Sayn-Wittgenstein et, par conséquent, dans l'intimité de Liszt et de Wagner. Sa mère, Henriette de Schorn, était déjà l'amie de la princesse. Ces souvenirs embrassent donc deux générations et vont de 1830 à peu près jusqu'à nos jours. Bien qu'ils aient surtout pour théâtre Weimar et Rome, ils touchent à nombre de faits de l'histoire contemporaine et les musiciens ne sont pas les seuls qu'ils puissent intéresser. La trame du récit est formée par les lettres de Mme de Wittgenstein, qui, après avoir renoncé à devenir la femme de Liszt, ne cessa jamais d'être sa conseillère et son guide. Elle le disputa longtemps aux succès du monde, à cette vie brillante qu'elle jugeait frivole et stérile; aussi passionnée de musique que fervente chrétienne, elle lui fit entreprendre ses grands oratorios religieux, "Sainte Elisabeth, Christus", etc., et ne fut pas étrangère à la composition de "Parsifal, par Richard Wagner. Ses lettres et le récit de Mme de Schorn nous font suivre jour par jour les dernières années de Liszt et l'on ne peut voir sans émotion le dévouement enthousiaste qu'inspirait encore à tout son entourage, même dans sa décadence, ce grand et généreux esprit. Wagner commandait l'admiration plus que la sympathie. Il avait cependant ses dévots fanatiques, tel le peintre Joukowsky, qui s'enferma trois ans à Bayreuth pour préparer les décors de "Parsifal". Pendant le séjour de Wagner en Sicile, il fit d'une traite le voyage de Paris à Palerme afin d'apporter un cadeau que son illustre ami l'avait chargé d'expédier pour la fête de Mme Wagner. Ne se fiant point à la poste, il prit le train, le bateau, arriva et repartit. Wagner n'eut que le temps de lui dire, avec des larmes sincères, ce merci ingénu: "C'est ainsi que l'on doit agir avec moi."

DEPECHES Télégraphiques

AU JAPON.

Tokio, 22 avril—Les journaux japonais commentent toujours d'un ton acerbe la conduite du gouvernement français au sujet de l'incident de la baie de Kamranh.

Les partis conservateurs de leur côté cherchant à apaiser la population en attendant le résultat des négociations engagées.

Le ressentiment populaire augmente de jour en jour.

Le gouvernement tient secrète la correspondance qu'il a échangée avec la France au sujet de l'incident.

Les affirmations du gouvernement japonais

Tokio, 22 avril — Le ministère de la marine japonais a publié aujourd'hui la déclaration suivante:

"Des témoins qui ont personnellement observé la position de l'escadre russe dans la baie de Kamranh nous ont transmis le rapport suivant:

"A l'intérieur de la baie se trouvaient deux croiseurs, l'un d'eux avec trois-mâts et deux cheminées du type du "Dimitry Donskoi", l'autre avec deux mâts et trois cheminées.

"Ces deux navires croisaient dans la baie.

"Deux navires marchands à quatre mâts et un vapeur à une cheminée étaient ancrés à l'extérieur de la rade près de l'entrée nord.

"Cinq navires ressemblant à des cuirassés étaient ancrés à l'extérieur du port.

"Deux cuirassés à deux mâts et deux cheminées, battant le pavillon amiral, étaient ancrés à l'intérieur du port.

"Six navires de guerre étaient ancrés à l'extérieur du port au large de l'entrée sud.

"Des nuages de fumée s'élevaient de l'intérieur du port."

Quoique ce rapport ne l'indique pas on croit que le vice-amiral Rojestvensky profite de son séjour dans le port pour nettoyer ses navires, prendre du charbon, ajuster ses torpilles, nettoyer ses canons, préparer ses munitions et embarquer des approvisionnements.

Le Tsar ordonne à Rojestvensky de quitter la baie de Kamranh.

Paris, 22 avril—Un télégramme semi-officiel annonce que le Tsar a ordonné à l'escadre de l'amiral Rojestvensky d'avoir à quitter au plus vite les eaux territoriales françaises.

Résolution de sympathie.

St Pétersbourg, 22 avril—Le comité central de l'organisation des journalistes, composé de nombre des plus célèbres écrivains russes, y compris Korolenko, Geshen, Annensky, etc., a adpté une résolution de sympathie pour la mère de Ivan Kalieff, condamné à mort comme assassin du Grand du Serge, exprimant l'espoir que le temps viendra bientôt où les mères russes n'auront plus à sacrifier leurs fils dans la lutte pour la liberté.

UNE PANIQUE.

Columbus, O., 22 avril—Une personne a été tuée et cinq autres ont été sérieusement blessées pendant une parade du cirque Sells-Forepaugh aujourd'hui, par un attelage de huit chevaux qui ont pris peur et se sont précipités dans une vitrine pendant que la rue était pleine de monde.

Il va sans dire que l'incident a créé une panique.